

# JEANNE GRAY

(Etude Historique)

PAR une chaude après-midi de juillet 1552, dans un cabinet d'étude d'un magnifique château du Leicestershire, on voyait une jeune fille aux boucles blondes penchée avec intérêt sur le Phédon en grec de Platon. La ravissante enfant était tellement absorbée par sa lecture qu'elle n'entendit pas arriver un vieillard à la figure expressive et belle, qui s'approchant d'elle, lui dit :

—Comment se fait-il, Lady Jane, que vous ne soyez pas allée avec vos parents et leurs hôtes chasser le cerf dans le parc ?

—Mon bon Asham répondit la jeune fille, les jouissances que me causerait une chasse en forêt ne peuvent être comparées à celles que me procure cet ouvrage ; vous n'ignorez pas, mon cher précepteur, que votre petite Jeanne n'est heureuse qu'avec vous et ses livres.

Cette jeune fille était Jeanne Gray, fille du duc de Suffolk et cousine d'Edouard VI, roi d'Angleterre.

Jeanne naquit en 1537, à Bradgate, résidence de son père, dans le Leicestershire. Elevée au milieu des beautés pittoresques de la nature, son âme pure et noble se prit à aimer le Dieu qui les a créées. On lui donna pour directeur spirituel, Lord Aylmer. Jeanne eut toujours une profonde vénération pour ce noble gentilhomme. Son professeur fut Roger Asham. Elle se livra à l'étude avec ardeur et parlait à seize ans le grec, l'hébreu, le latin et la plupart des langues vivantes. Tous les arts d'agrément, musique, peinture, lui étaient familiers ; elle cultivait même la poésie avec succès.

Son cousin, le roi Edouard, dont les talents ont été si vantés, ne la surpassait ni en science, ni en sagesse. Ils brillaient l'un et l'autre d'un éclat pareil, semblables à deux étoiles qui brillent et s'éclipsent en même temps dans le même hémisphère.

A voir cette jeune fille si suavement belle se promener sous les ombrages de Bradgate, on pouvait croire à une

vision céleste si des taches de sang ne nous apparaissaient sur cette aimable figure pour nous en montrer la réalité. A entendre cette douce voix de femme prononcer en tant de langues des mots pleins de poésie, de sagesse, de grâce, de force et d'esprit, on peut se demander si cette voix descend du ciel ou monte de la terre ; mais on ne doute plus de son origine terrestre en entendant au loin le bruit de la hache retentissant sur le billot.

Ses parents ne furent pas indulgents pour son enfance, mais au contraire excessivement sévères, plus sévères qu'il ne fallait pour un esprit si doux : est-il besoin d'instruments de fer pour courber la cire ? Jeanne en souffrit beaucoup, et les sourires paternels étant plus rares la tendresse filiale se développa dans son âme comme une fleur assez forte pour s'épanouir avec tous ses parfums, malgré l'absence des plus doux rayons du soleil. Cette sévérité qui, peut être, eût rendu servile une autre nature que la sienne, contribua à lui donner cette patience et cette bonté qu'on a tant admirées en elle. Un savant qui était allé à Bradgate, disait en parlant de Jeanne : l'éloge que fait Aristote des femmes est accompli en elle ; elle possède toutes les qualités de son sexe sans en avoir les faiblesses. Elle a l'innocence de l'enfance, la beauté de la jeunesse, la solidité de l'âge mûr, la gravité de la vieillesse.

O Jeanne Gray ! doux nom, nom glorieux et, quoique royal, couronné surtout par la mort, laisse-moi te louer humblement, te bénir en pleurant. Puisque la piété filiale abaisse sur ta tête une couronne, puis la hache du bourreau, à elle aussi d'y mettre un autre diadème, auréole de gloire et d'amour ! L'obéissance aux ordres de ton père, du père de ton époux, voilà ton crime à toi, crime de haute trahison, crime puni par la mort.

Jeanne épousa à seize ans Guilford Hudley, quatrième fils de Jean Hudley, duc de Northumberland. Avant

la mort d'Edouard VI, l'ambitieux duc était parvenu à lui faire désigner Jeanne comme son successeur, au préjudice de Marie Tudor. La noble Jeanne, heureuse sous les ombrages de Bradgate, ignorait toutes ces menées et ne désirait rien de plus que son bonheur présent. Ce fut Guilford qu'on chargea de lui annoncer son avènement au trône. Un jour qu'assise au pied d'un chêne, elle s'amusait à tresser une couronne de myosotis, voyant venir son jeune époux, elle posa le gracieux diadème sur ses fins cheveux blonds et lui dit gaiement :

—N'est-ce pas que je suis belle, Guilford ?

—Belle à faire rêver de la Fomarina, dit le jeune comte, baisant avec tendresse le front blanc qu'elle lui tendait ; mais votre couronne a un défaut : dans une heure, elle sera flétrie ; permettez-moi de vous en offrir une plus durable ; Jeanne, je vous salue comme reine d'Angleterre.

—Reine ! moi, quel badinage ! Alons, Guilford, quittez cet air sérieux.

—Je ne badine pas, Jeanne ; Edouard, votre cousin, est mort, et vous êtes désignée pour lui succéder.

—Oh ! Guilford, vous faites un rêve, un rêve effroyable !

—Un rêve, non, pas un rêve, c'est la réalité.

—Mais Marie, mais Elisabeth ? Ce sont elles qui ont droit à la couronne. Je savais bien que les rois étaient tout-puissants, qu'ils pouvaient à leur guise prendre les biens, la vie même de leurs sujets, mais les droits de la naissance, les droits sacrés, j'ignorais qu'ils puissent les violer.

—Jeanne, la religion de Marie suffit pour l'exclure du trône ; quant à Elisabeth, elle n'est pas enfant légitime de Henri VIII et ne peut par conséquent avoir de prétention au trône. Prends la couronne, Jeanne, et tiens-la ferme, car si tu l'échappais, elle briserait en tombant le front de ton père et le mien. Quand même tu refuserais, Marie verra en toi une ri-